



REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 20. — 1^{er} SEM.

47^e ANNÉE

15 MAI 1909

LETTRES INÉDITES DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE ⁽¹⁾

A sa sœur Cécile Avenarius.

Dresden, 5 janvier 1843.

Ma très chère Cécile,

Il y a longtemps, bien longtemps, que je ne t'ai pas écrit, car je sais que tu ne considères même pas ma dernière lettre comme un échange de sentiments personnels. Cette lettre, en effet, malgré tous les détails circonstanciés au sujet du succès de mon *Rienzi*, n'était qu'un bulletin de victoire destiné à tous mes amis de Paris, et non pas à toi. Tu devais maintenant recevoir — ainsi me l'étais-je promis au moment où j'envoyais ce bulletin — une lettre pour toi seule, te racontant par le menu tout ce qui concerne nos affaires spéciales. Le fait de n'avoir pu, jusqu'ici, me décider à écrire pareille lettre, voilà ce qui, d'une part, certes, m'expose à une très injuste suspicion et, d'autre part, depuis des mois, m'a vivement troublé. Pour te faire comprendre comment il m'advint de ne pouvoir m'acquitter d'une tâche aussi importante qu'agréable, il faut que je te laisse, au préalable, jeter un regard sur toute ma vie dans ces derniers temps. Jusqu'à la minute présente, impossible de trouver le repos, et si, ce matin, je me décide finalement, sois assurée que j'ai négligé des affaires qui, à toute autre personne, sembleraient trop sérieuses pour ne point passer avant tout le reste. Avec le succès de mon *Rienzi*, j'ai fait un pas

de géant dans le monde extérieur, et ce succès a eu pour résultat de m'exposer à toutes les mille considérations, contre lesquelles doit se prémunir un nom devenu réputé. Maintenant s'évoque le souci de sauvegarder, de propager cette réputation. Dans le courant de ces deux derniers mois, j'ai reçu plus de lettres que durant tout mon séjour à Paris. Bien que j'aie pris la résolution de ne faire personnellement aucune démarche pour offrir mon opéra à d'autres théâtres, il me fallut bientôt répondre à des demandes directes ou indirectes. A peine étais-je sorti des agitations que m'avaient procuré les représentations de *Rienzi*, voici venir le nouveau travail pour le *Vaisseau Fantôme*. J'avais entrepris de faire étudier et de diriger moi-même cet opéra ; j'eus toutes les peines du monde, en premier lieu, pour obtenir ma partition de Berlin. A deux reprises différentes, je me vis obligé de faire le voyage jusqu'à Leipzig. Finalement, vint aussi la mort de Rastrelli, qui me plaça dans une situation absolument inattendue, relativement à ce poste, devenu vacant de façon si inopinée. Il me fallait prendre une décision rapide pour débrouiller la situation. Pourrais-tu m'en vouloir sérieusement d'avoir préféré lever bien des doutes avant de me sentir assez calme pour t'écrire ? Outre cela, il m'est impossible de le faire, sans songer à ton excellent mari, auquel j'avais imposé, de mon côté, une charge dont je devais d'abord le dégager, avant de pouvoir vous écrire avec la conscience pleinement tranquille. Suffit : veuille croire que, aujourd'hui, au moment où je t'écris, j'ai sur ma table une lettre de Vienne, concernant mon *Rienzi*, reçue il y a quatre semaines, à laquelle je n'ai point encore répondu ; que je n'a

(1) Voir la *Revue Bleue* du 8 mai 1909.

pas encore obéi à l'invitation, reçue il y a quinze jours, de préparer le texte de *Rienzi* pour la censure, à Prague. Tout cela te prouvera que, si je ne t'ai pas encore écrit, ce n'est point ma paresse qui en est la cause. C'est donc seulement aujourd'hui que je puis vous dire toute l'immense joie causée par la nouvelle, si inattendue, de ta visite dans la chère patrie avec Édouard, au printemps prochain. Pouvais-tu croire que nous aurions accueilli pareille nouvelle sans y voir la réalisation de nos désirs les plus ardents ? Alors tu aurais dû tenir pour mensonges éhontés tout ce que nous t'avons écrit précédemment. Au contraire, cette nouvelle, dans une certaine mesure, nous apporta la tranquillité de la certitude : nous voyions la réalisation de notre souhait, et nous n'avions plus aucune occasion de vous harceler, pour que vous fassiez le voyage jusqu'ici. La chose nous semblait réglée, et nous attendions avec une vive impatience le jour où vous arriveriez. Ta mauvaise humeur vis-à-vis de moi, facilement compréhensible quoique cependant injuste, on dirait que tous nos amis de Paris la partagent : aucun d'eux ne me donne le moindre signe de vie, et la terreur me prend, à l'idée qu'ils pourraient être tous morts. S'agit-il de mettre en pratique l'éternel « dent pour dent » ? Est-ce que personne n'a pitié de ma situation, à présent si tendue, que certes on peut me permettre de négliger quelques devoirs extérieurs ? Je songe toujours à vous ; mais il m'est absolument impossible d'écrire de longues lettres. Ma journée d'aujourd'hui même s'effrite : je viens d'être interrompu par le domestique du conseiller secret, qui me demande d'aller le voir encore ce matin. Demain, il faudra que je m'occupe finalement de toutes les affaires laissées en suspens ; donc, je ne puis qu'écrire en termes concis le plus important, car, pour d'autres raisons, je ne puis différer plus longtemps l'envoi de la lettre.

Je continuerai cet après-midi.

Voici maintenant qu'il est six heures du soir ; je n'ai pu reprendre la plume plus tôt : il faut donc que je me hâte de finir. Après que mon *Rienzi* eut été donné six fois, avec augmentation du prix des places, et toujours devant une salle comble, il fut décidé, afin d'accorder un tant soit peu de repos aux interprètes — car Tichatschek, particulièrement, a un rôle écrasant dans l'œuvre — que l'on interromprait les représentations en plein triomphe, pour les reprendre ensuite, de nouveau, avec augmentation du prix des places. Dans l'intervalle, on mit à l'étude le *Vaisseau Fantôme*, où la Devrient prit le rôle de Senta.

Après *Rienzi*, cet opéra à grand fracas, plein de pompe et d'éclat, nous ne fondions qu'un mince espoir sur le *Vaisseau Fantôme*, et j'avoue que j'en abordai les études avec quelque angoisse. Pour com-

prendre cet opéra, il faut beaucoup d'imagination, car on n'y rencontre pas d'effets éclatants. Il s'agit ici d'un genre tout autre, d'aucuns disent nouveau, qui ne peut faire sa trouée qu'avec lenteur. Vous tous, vous vous êtes forgé des idées absolument fausses à cet égard.

Le 2 janvier, donc, l'opéra fut représenté pour la première fois et j'avoue être beaucoup plus fier du succès remporté par cette œuvre, que de celui remporté par *Rienzi*, parce que là j'avais trop d'expédients. Nous donnâmes l'œuvre en trois actes, de façon à remplir toute la soirée : après le deuxième et le troisième acte, je fus rappelé frénétiquement avec les interprètes. La deuxième représentation a eu lieu hier, et je remportai un triomphe, en ce sens que l'enthousiasme grandit encore : on me rappela deux fois avec les chanteurs. La première fois, je laissai ceux-ci reparaître seuls ; mais le public ne s'apaisa qu'en me voyant reparaître seul après eux. Ainsi j'ai pu faire réussir cette œuvre, née, en quelque sorte, toute entière, sous vos yeux ; j'ai, par elle, créé, peut-être, un genre nouveau. Que l'œuvre ait remporté pareil succès signifie beaucoup, car *Rienzi* avait évoqué d'immenses espérances. Maintenant le *Vaisseau Fantôme* va être donné à Berlin, au début de mars. Par suite du décès de Rastrelli, comme vous en aurez déjà été informés, la place de *musikdirektor* est devenue vacante ici. Tout le monde jetait les yeux sur moi et disait que je n'avais qu'à poser ma candidature pour obtenir, sur l'heure, le poste. Que je ne voulusse pas occuper des fonctions en sous-ordre de Reissiger, cela se comprenait : je laissai donc venir les gens à moi et déclarai finalement à Lüttichau que je ne pouvais accepter qu'un poste de premier *Cappellmeister*, avec des honoraires de 1.800 thalers. En fait, je sais qu'il faut absolument ici un homme capable, auquel on doit laisser un large champ d'activité. Reissiger est, vraiment, tombé à rien ; on ne peut plus attribuer la moindre valeur à son intervention. Lüttichau, maintenant, s'est ouvert, tout récemment à moi et m'a déclaré qu'il voulait en tête de me nommer *Cappellmeister*, avec des appointements de 1.800 thalers ; seulement, à titre d'essai, je devrais me contenter, pour la première année, de 1.200 thalers. Je ne lui ai donné ma réponse écrite qu'aujourd'hui : je ne veux ni ne puis entrer dans ces vues. Quelle sera sa décision, je l'ignore : une chose reste certaine, c'est que je ne sacrifierai ma liberté que pour un poste tout à fait important. Je sais bien que, par là, je me procure maintenant pas mal de tracas et de soucis : quelqu'un comme moi ne peut reculer. Si la propagation du succès de mes opéras est lente, — ainsi qu'il en est de tout en Allemagne — cette propagation ne peut manquer, finalement, de s'étendre à

tout le pays, car le triomphe ici a été trop sensationnel. On donnera *Rienzi* d'abord à Prague et à Hambourg, au printemps aussi à Brünnwick. En dehors de mes honoraires de Dresde, je n'ai gagné, jusqu'à présent, aucun argent; cela viendra plus tard. Les éditeurs temporisent encore tous; avant de me faire leurs offres, ils désirent voir comment les opéras seront accueillis sur d'autres scènes. Pour ma part, je ne veux point, non plus, aller au devant des éditeurs. Il faut donc tout attendre du temps. Dans l'espoir de jours meilleurs, il était devenu d'une importance capitale pour moi de trouver — et cela sans chercher — la personne qui, sur mon visage d'honnête homme et la promesse de restitution, dès que les circonstances deviendraient plus favorables, me prêterait une somme de 1.000 thalers comptant. Cette personne n'est autre que la Devrient: elle apprit ma situation, mes charges, mes dettes et d'elle-même, à diverses reprises, m'offrit 1.000 thalers, que je finis par accepter. C'est extraordinaire — et j'avoue que, même sans cela, j'estime et révère la Devrient immensément. C'est une femme véritablement noble, ayant le cœur haut placé. Minna aussi, l'affectionne beaucoup: à la Noël, nous avons reçu d'elle nos étrennes. Minna a vraiment été comblée de cadeaux: tout ce qu'elle pouvait souhaiter, elle l'a eu. Environ la moitié de la somme que m'a prêtée la Devrient est destinée à Paris: j'écrirai à Edouard, d'une façon plus circonstanciée, à ce sujet. Avec l'autre moitié, j'essaierai de me débarrasser de mes vieilles dettes de Magdebourg: ce sera dur, car les gens me tourmentent jusqu'au sang et menacent, à chaque instant, de me compromettre dans ma situation, à présent honorable. Si je devais leur payer tout ce qu'ils réclament de moi — capital et intérêts — le total monterait à 675 thalers. Des 1.000 thalers il ne restera pas le moindre sou pour moi-même.

Telle est, à peu près, ma situation: vous le voyez, il y a progrès, et, si vous arrivez ici, chère Cécile et cher Edouard, vous nous trouverez, espérons-le, dans une situation encore meilleure. *Rienzi*, maintenant, sera coupé en deux moitiés et donné en deux soirées: à cause de la longueur de l'opéra, on avait dû supprimer beaucoup de passages, qui seront, à présent, rétablis, afin de ne rien enlever au public. Vous pouvez juger d'après cela si l'œuvre plaît! A Prague aussi, l'opéra sera donné en deux soirées. Espérons, ma bonne Cécile, que tu auras l'occasion de voir mes deux opéras ici; fais en sorte, seulement, que cet espoir soit bientôt exaucé. Quant à Natalie, nous avons décidé que vous devriez avoir la bonté de l'emmener ici avec vous, à nos frais. Après quoi, vous aurez la liberté, et elle pourra aller chez sa sœur, à Zwickau, où elle trouvera, un abri.

Que font M. et M^{me} Kühne? Pour l'amour du ciel, saluez-les de notre part, le plus cordialement du monde, des millions de fois: nous ne cesserons de songer à eux avec émotion. Que sont devenus les horribles lits? Minna, qui se forge de déplaisantes imaginations, ne veut absolument pas t'écrire; Dieu sait, si ce n'est pas encore un simple effet de ses angoisses pour le succès de mes opéras. Demain matin, la lettre doit partir, parfait, si d'ici là elle a écrit. Sa rage épistolaire est si terriblement calmée!

Dieu, je ne sais vraiment pas où j'ai la tête! Si je voulais encore t'écrire seulement sur ce qui te concerne, toi et les tiens, il me faudrait commencer, vu l'importance de la matière, encore, pour le moins, une grande lettre. Epargne-moi les écritures et arriver bientôt en personne. Quand nous serons de nouveau ensemble, nous serons, — espérons-le — contents l'un de l'autre et vous pourrez vous convaincre que vous n'avez point baissé d'un cran dans notre affection. Bêtises! Nous avons aussi un petit chien pour ton grand gamin de Max. O Max! O Max!

Adieu, ma bonne Cécile, chasse tes idées noires et ne sois plus si ombrageuse. Quand des coeurs ont été si proches les uns des autres que les nôtres, ils ne changent plus. J'écrirai à Edouard sur un feuillet à part. Ici, cela perce trop.

Adieu, porte-toi bien; embrasse tendrement ton Max pour moi; communique de cette lettre à mes amis ce qui leur appartient, salue-les cordialement et garde une affection inaltérable à:

Ton frère,

RICHARD W.

A Edouard Avenarius.

Mon bien cher Edouard,

Tu as encore eu bien du déboire à cause de moi; je t'en ai procuré déjà pas mal, Dieu le sait! Maintenant, vois, je n'aurais, certes, pas eu le cœur de t'écrire, avant de pouvoir ménager un peu de jour dans mes tracassantes affaires. A Cécile j'ai écrit à peu près tout ce que j'ai à communiquer sur moi personnellement; c'est pourquoi je ne te communique ici que ce qui concerne mes quasi-affaires. Tout d'abord, je te remercie encore bien cordialement pour ton intervention dans l'affaire Winkler: par là, voici le conseiller devenu, encore une fois, mon obligé, et il ne cesse, en échange, de me louer, moi et mon opéra, de la façon la plus touchante, dans la *Gazette de Leipzig*. Parfait, mille fois merci!

A présent, au fait! La Devrient m'a prêté une somme de 1.000 th., afin que je puisse acquitter le plus de dettes possible. Mes créanciers de Magdebourg jouent ici un rôle prépondérant. Mais il me

faut songer aussi à Paris. Je te fais donc tenir une lettre de change de 1.500 francs. Aie la bonté de payer avec cela, d'abord mon pauvre brave tailleur, M. Loizeau ; je ne puis me refuser la joie de l'inviter, par le billet ci-joint, à se rendre chez toi, pour toucher son argent, soit 400 francs.

Après cela, veuille retirer du Mont-de-Piété les malheureux objets que j'y ai déposés : l'argenterie est évaluée à 250 francs, la montre à 100 francs. Qu'est-il advenu du renouvellement ? As-tu été assez bon pour faire les frais en mon lieu et place ? S'il en est ainsi, tu agiras de même, d'un cœur joyeux, cette fois encore, pour moi. J'espère que cela ne te gênera pas et, comme nous allons bientôt nous voir en Saxe, tu auras une magnifique occasion de rédiger minutieusement tes comptes et de recevoir sans délai ce qui te revient. Car, à ce moment-là, — espérons-le, — nous serons en possession d'argent. Mon ancienne dette, je ne la mentionne pas non plus à présent ; j'espère qu'il te sera possible d'attendre jusqu'au moment de ton arrivée ici : alors sois certain d'être remboursé de tout ce que tu m'as prêté dans mes heures de détresse.

600 francs sont destinés à Kietz ; c'est à peu près, je pense, le montant de ma dette envers lui, si ce n'est point davantage. Dieu veuille que le remboursement de cette dette lui soit d'un réel secours ! Si Kietz est un homme de jugement, il doit savoir quoi faire : j'ai, moi, la conviction qu'il ne réussira jamais à Paris. Aie donc un entretien sérieux avec lui : en tout cas, il sait que mon envoi d'argent ne m'autorise nullement à lui faire la moindre représentation, car il ne m'en a fait aucune en venant à mon aide. Espérons que son oreille n'est point devenue sourde aux bons avis. Mais je vais lui écrire moi-même quelques lignes.

100 francs appartiennent à l'oncle de Kietz, M. Fechner : Kietz aura la bonté de les lui payer. 40 francs reviennent à mon bottier, auquel Kietz restituera, pareillement, la somme.

La somme globale pourrait donc être, aussi gloorieusement que possible, divisée comme suit :

Kietz.	600 francs.
Loiseau.....	400 —
Mont-de-Piété.....	350 —
M. Fechner.....	100 —
Le bottier.....	40 —
Pour faire la somme ronde..	10 —
 Total.....	1.500 francs.

En ce qui concerne Natalie, mon cher Edouard, veuille donc avancer, — si cela ne te contrarie pas, — la somme nécessaire à ses besoins les plus immédiats. Si vous faites le voyage jusqu'en Saxe, emmenez-la donc avec vous, et soyez assurés que je serai en état de te restituer, sans délai, tout — argent

pour le voyage et débours — ce que je te devrai avec le reste. Tu m'en dresseras le compte exact. Si la chose te gène vraiment, écris-le-moi et je tâcherai de t'envoyer l'argent directement à Paris. Notre argenterie et la montre, vous nous l'apporterez bien, n'est-ce pas ? Ce serait en tout cas, le moyen le plus pratique pour nous en faire rentrer en possession. La montre, ma femme te prie de la porter, au préalable, chez Breguet — d'où elle vient — pour être réparée. Tu voudras bien t'en charger ? En récompense de tout cela, tu vas nager dans la félicité ici ; nous nous en donnerons à cœur-joie, et, avant toute autre chose, il y aura l'audition de mes opéras.

Ne m'en veuille point pour toutes les nouvelles exigences : Dieu sait vers qui je pourrais, autrement me tourner ! Reçois mille salutations et l'assurance de mon éternelle gratitude, comme aussi de ma plus chaude amitié.

Ton dévoué beau-frère,

RICHARD W.

Dresde, 5 janvier 1843.

A Cécile Avenarius (1).

Dresde, 22 octobre 1843.

Ma bien chère Cécile,

Que m'écris-tu donc là comme lettre ? Dès que je la reçus, j'en fis la lecture et suis absolument hors de moi. Si Minna n'avait pas été là pour me consoler et m'expliquer que les jeunes femmes dans ta situation sont habituellement portées à la mélancolie ou à l'exaltation, j'aurais franchement mal accueilli tes vilaines façons de parler et tes effusions désolées. Et tout cela dans une lettre qui, d'un autre côté, nous apportait tant de joie, car elle comblait, d'un seul coup, l'entièvre lacune dans nos dernières communications par une véritable expansion de sentiment, qui est de nature à effacer tout ce que la vie peut accumuler de contrariétés. Pas de cela, ma chérie ! Salue joyeusement l'espérance de voir arriver, après ton beau Max, un petit être tout pareil, et s'il restait encore quelque chose à souhaiter, que ce soit le souhait de voir arriver une toute charmante fillette. Tes premières couches t'apportèrent l'expérience — la délivrance, maintenant, sera beaucoup plus aisée. Vois seulement Ottilie : elle a acquis, en pareille matière, une telle routine, qu'elle s'effarouche absolument, lorsqu'on lui demande, après une délivrance, si tout a bien marché ! Minna

(1) Adresse : M^{me} Cécile Avenarius,
Librairie de Brockhaus et Avenarius,
rue Richelieu, 67,
à Paris.

et moi, nous ne ressentions aucune inquiétude à ton égard, et pourquoi aurions-nous dû en ressentir? Tu n'es pas un colosse — eh bien! pour ces choses-là cela convient précisément mieux. Sais-tu ce que je te souhaite? Une seule chose! Pouvoir revenir bientôt dans le pays natal! Tu as la maladie de Paris : la nostalgie te tourmente par tous les membres, et cette maladie, il faut, de toute façon, qu'on y remédie! Je ne veux pas accroître ni rendre plus douloureuse ta nostalgie par la description ou l'éloge du bonheur qu'on goûte dans sa patrie; mais les paroles viennent de mon âme, quand je te dis : « Je loue Dieu de ce qu'il m'accorde mon bonheur dans ma patrie! » Les gens comme nous, qui, si souvent, à leurs retours, font le dénombrement des jours et des instants divers auxquels ils rattachent des souvenirs d'événements antérieurs et heureux — ne pourraient vivre complètement éloignés du sol, d'où ces souvenirs sont issus. Dieu! mon cœur se briserait bien, quand je songe à la solitude — sans aucun doute magnifique — dans laquelle tu portais tes regards de Saint-Cloud vers Bellevue! Je me représente la situation inverse et pourrais sombrer dans le désespoir! Ah! que je l'ai en horreur ce Paris! combien cette ville me donne l'impression forte, intense, d'un pays étranger pour nos coeurs allemands! Eh bien! le prochain espoir de vous voir revenus de ce pays étranger vers la patrie est évanoui, d'après tout ce que je vois et, provisoirement, vous êtes de nouveau, pour un temps indéterminé, liés à Paris! Il ne restait maintenant plus que l'espoir de te voir au moins arriver chez nous, pour une longue visite. Ta nouvelle maternité, sans aucun doute, va rendre ceci fort difficile; en tout cas, c'est votre tâche, maintenant, de songer à la façon dont vous arrangerez les choses pour que tu arrives néanmoins l'été prochain. Vous n'avez d'autre difficulté à résoudre que celle-ci : régler tout de façon à parvenir jusqu'au royaume de Saxe. Ici commence mon royaume à moi! Une fois ici, ne te mets pas en peine, tout s'arrangera de soi-même — nous ferons le possible pour te choyer — je n'en dis pas plus!... Ah! Dieu! si cela pouvait être seulement, si cela pouvait être bientôt!! J'ai rencontré F... à Leipzig — il m'a dit qu'il était décidé maintenant, qu'il n'irait plus à Paris; j'ai compris. A celui-là, je garde vraiment rancune : combien j'aurais préféré le savoir à mille lieues de moi, lors de mon séjour à Paris, au lieu de me laisser embêter par son assommante présence! Si, au lieu de cela, vous étiez venus près de nous!!

Si tu exauces notre souhait de te voir venir à Dresde, l'été prochain, je viendrai, moi, l'été d'après à Paris. On y prépare quelque chose : la direction du théâtre italien veut retenir pour l'été un opéra

allemand de valeur. Déjà on s'est informé, à cet effet, auprès de Tichatschek. Toute l'entreprise est établie sur des bases solides et grandioses; naturellement, on ne donnera que des ouvrages allemands. Avant tout, on a déjà jeté les yeux sur mon *Rienzi*. Il va de soi que, dans ce cas, j'irai à Paris. Hein! qu'en dis-tu? Nous nous en donnerions à cœur joie et nous irions nous promener dans les bois de Meudon! Provisoirement, je dois, cet hiver, aller une fois à Hambourg, où l'on s'occupe du *Rienzi* avec beaucoup de zèle : il m'a fallu m'engager, moyennant indemnité, à diriger là-bas les deux premières représentations. Les Berlinois ont donc si bien traînillé que l'Opéra est maintenant réduit en cendres : je voyais venir les choses. Avant que le nouvel Opéra soit édifié, je ne veux pas donner mes œuvres là-bas, bien que l'on veuille monter mon *Vaisseau-Fantôme* à la Comédie, qui est si petite... Puisque j'en suis à parler de moi, j'ajouterais que, depuis la composition religieuse, écrite pour la fête des Sociétés chorales de cette année, à Dresde, je n'ai pu me remettre au travail; en partie, à cause de mon logis, qui comprenait seulement une pièce et demie. Ma santé laisse toujours à désirer; je souffre maintenant de violentes douleurs hémorroïdales. Mon abdomen est totalement ruiné; un malaise continual et l'afflux du sang vers la tête en sont les conséquences. Au printemps prochain, mon intention est d'aller faire une cure radicale et j'espère débarrasser mon corps de ces souffrances importunes. Pour ce qui concerne mon logis, les inconvénients sont, maintenant, effacés : nous avons emménagé, à présent, dans un appartement fort joli et des plus confortables, à l'Ostra-Allee, et nous sommes installés le mieux du monde. J'ai bien engagé, plus ou moins, pour cette installation, mes droits d'auteur sur mes opéras durant plusieurs années — droits qui, naturellement, iront toujours en augmentant; mais d'ici là, j'ai de quoi vivre agréablement, et tout ce dont je me suis pourvu servira pour le cours de notre existence. Ah! c'est là une pensée consolante! Tu peux aisément t'imaginer ce qui se passe, maintenant, dans l'âme de ma pauvre femme, si durement éprouvée! Et, de même, tu peux aisément t'imaginer combien je suis heureux de pouvoir offrir à Minna cette durable compensation! Je souhaite seulement, toujours, que vous puissiez venir partager ce bonheur avec nous. Fais en sorte que cela devienne possible! Viens nous voir, provisoirement, aussi longtemps que tu voudras — notre maison de bonheur t'est toujours ouverte : jouis-en avec nous. Je n'ai ici que des amis, je puis le dire, et, à l'exception de quelques-uns, qui m'envient surtout pour mon bonheur, je n'ai vraiment qu'à choisir à qui je donnerai la préférence : sauf à Heine, nous n'avons pu nous

attacher encore à personne, car j'ai toujours cette unique pensée : « Oui, si tu avais maintenant là tes Parisiens !... »

Par Haufstängl, que je me réjouis cordialement de revoir, j'ai appris que Kietz a de nouveau envie de rester à Paris ; M. Neukomm lui a procuré des commandes de dessin, etc., etc. Cet homme — malgré toutes ses qualités — est donc impossible à sauver ! Le cœur me fait mal, quand je songe à lui de si loin ! Que lui dire ? Je ne sais rien ! Je ne puis rien ! Il y a quelque temps, sa mère a été ici : je lui remis l'argent dont j'étais redevable à M^{me} Leplay — 80 th., et décidai avec elle que l'on engagerait mon ex-créancière à déposer cette somme pour Kietz, de façon à ce qu'il la trouve immédiatement dans sa patrie, pour s'installer, au cas où il reviendrait. Cet arrangement est conclu ; la somme est déposée chez la mère de Kietz. Celui-ci viendra-t-il ? Non... Anders, pareillement, reste sans m'écrire, et cela m'est désagréable en ce sens que j'ignore s'il a reçu la lettre avec le billet pour une petite somme, que je lui envoyai il y a six semaines (que ceci demeure entre nous, chère Cécile). Néanmoins, Anders ne pouvait oublier de m'écrire, afin de me faire savoir en quoi je pouvais encore lui être utile.

Dieu ! Quand je pense à ces jours, ma bonne Cécile, où tu ne connaissais pas de plus grande joie que de me procurer aide et secours. Comme toute la franchise et la bonté de ton être apparaissaient alors dans leur absolue pureté ! Crois bien que jamais nous ne l'oublierons, et que nous prions d'autant plus ardemment le ciel qu'il exauce tes souhaits pour ta santé et ton bonheur. Déjà, ce nous est une vraie joie de voir que ton bon ange t'ait procuré une personne si dévouée, pour te soigner durant les jours pénibles qui sont maintenant proches. Minna regrette fort de n'avoir pu remplir, autrefois, le même office auprès de toi. Attends donc, dans le calme et dans la joie, l'heure qui doit t'apporter une félicité nouvelle : puisse cette lettre aider un peu à relever ton moral, à te donner force et courage ! Aie seulement devant les yeux la belle signification de la maternité que t'accorde, encore une fois, le ciel et remets tes douleurs à la miséricordieuse sollicitude qui veille sur nous. Ne crains rien pour ta santé. Tu es jeune et, avec le temps, tu te fortifieras davantage : pour vous tous a souffert la pauvre Rosalie ; en ce qui vous concerne vous-mêmes, tout ira bien, puisque la joie d'une heureuse maternité lui fut refusée. Sois donc tranquille, chère enfant ! Songe à ton Max, vois comme le petit se dresse, joyeux et beau, devant toi, et sois assurée que le Créateur a décidé la venue en ce monde, à côté de ton garçon, d'une fillette jolie, afin que ta félicité soit complète. Avant-tout, songe encore que je dois être parrain !

Je sais que je laisse passer bien des points que j'aurais dû expressément toucher dans cette lettre : ne me taxe point de négligence ; précisément, je n'aime pas les lettres que l'on peut consulter mot par mot, comme un dictionnaire. Si je suis possédé par une impression, il faut qu'elle emplisse toute la lettre : le reste trouvera place une autre fois. Si Minna arrive encore à pouvoir écrire, tant mieux ; autrement, il ne faut pas lui garder rancune. Réclame quelque chose d'elle, tout aussitôt elle met la main à la pâte ! Elle t'aime, comme toi seule peux l'aimer et chaque ligne de cette lettre émane d'elle comme de moi-même. Adieu ! Salue tes chéris des milliers de fois ! Annonce-nous bien vite une bonne nouvelle : assurément tu seras heureuse ! Au revoir, avec le petit et la petite !

Ainsi le souhaite en toute confiance :

Ton,

RICHARD W.

(A suivre.)

LES SALONS DE 1909.

Il faut décidément renoncer à trouver dans un salon l'émotion d'une découverte, la sensation brusquement attrayante d'une personnalité neuve. De telles rencontres sont rares ; mais les salons les rendent à peu près impossibles. Quand il n'en existait qu'un seul, les tendances opposées s'y heurtaient, et des talents originaux s'y révélaient à la faveur des contrastes. Il y a maintenant plusieurs grands Salons et une foule de petits, outre la série permanente des expositions individuelles. Tout artiste un peu inventif est donc déjà connu, tout groupe a donc déjà manifesté sa tendance, lorsqu'aux Salons d'avril et mai nous sommes convoqués à nouveau, et nous ne pouvons que revoir ces groupes et ces individus. Ils nous ont plus frappés, mieux retenus, dans des salles restreintes, que dans ces cohues où la fatigue optique intervient vite, où la volonté de juger sainement et soigneusement faiblit de salle en salle. Les Salons sont donc de moins en moins significatifs et utiles. Ils récapitulent, et n'indiquent pas : on n'y trouvera même pas une sorte de revue de fin d'année picturale, un répertoire des tentatives d'art vraiment impartial et complet, car les jurys cherchent instinctivement à créer une exposition homogène, et se contentent d'une moyenne pour guider leur choix. Les Salons prennent de plus en plus le caractère de grandes administrations.

On vient donc dans leurs vastes galeries pour